

"On vieillit dans le regard des autres"

Autor(en): **Sanson, Veronique / Cohen, Sandrine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2009)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-832176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Je veux vivre intensément
le temps qu'il me reste.»

«On vieillit dans le regard des autres»

Depuis quarante ans, Véronique Sanson nous accompagne avec ses chansons. Elle fête ses soixante ans le 24 avril et «ça ne me fait pas peur» confie-t-elle à *Sandrine Cohen*.

Pour aller la voir, il faut prendre le train, dépasser la grisaille de la banlieue parisienne, quand on commence à voir la Seine serpenter au milieu de petits vallons. Sa maison est là, au bord de l'eau, comme un bateau amarré. C'est tranquille. Elle vit, casanière, ici, avec Maria, sa gouvernante et secrétaire, et Christian, son compagnon, son ange gardien et son amour. Soixante ans. Quarante ans de carrière. *Amoureuse, Vancouver, Mortelles Pensées, Ma Révérence...* Vingt-deux albums, cent cinquante et une chansons et plus encore dans un coffret, *L'Intégrale*, épuisé à ce jour. Elle dit: «Toute ma vie est là, dans cette boîte.»

Quand on vous voit sur scène, on se dit que c'est là que vous êtes le mieux.

C'est vrai. Et Dieu sait si c'est dur avant. Je n'ai jamais été blasée. Aller sur scène, c'est toujours le même trac avant, la même adrénaline. Il n'y a pas un endroit au monde où je me sens plus li-

bre que là, sur scène, devant le public.

Quelque chose a changé. Comme si avec l'âge vous vous étiez débarrassée des scories. Quand vous chantez maintenant, on est dans une autre dimension...

Parce que je n'ai rien à perdre. J'ai tellement fait de conneries dans la vie... Je vais avoir 60 ans, le 24 avril, O.K.! Je ne laisserai plus personne m'embêter!

Il faut le dire dans votre journal: j'en ai marre que les vieux soient stigmatisés. On ne dit même plus les vieux parce que c'est plus joli de dire les «seniors». Evidemment, on ne pardonne jamais rien aux femmes, en premier, pour le physique... comme toujours, comme pour tout, quand elles vieillissent...

Je m'en fous d'avoir 60 ans, je vous le jure: *on my blood!* Ce qui me fait peur, c'est qu'il ne me reste plus beaucoup de temps. Mais ce «plus beaucoup de temps», j'ai l'intention de le vivre très intensément. Il faut profiter, il ne faut pas perdre une minute! Mais de

tout! De tous les petits détails de la vie. Il faut dire aussi aux gens qu'on aime qu'on les aime, parce qu'ils peuvent disparaître d'un seul coup d'un seul...

Votre mère vous a appris ça, l'amour des gens, l'humanité, la politesse aussi. L'éducation était stricte mais avec des valeurs...

Quand, après la guerre, Maman a retrouvé le type qui l'avait dénoncée à la Gestapo – Maman a été condamnée à mort quand même – elle lui a foncé dessus avec sa petite Fiat. Et l'a raté exprès parce qu'il avait sept enfants. Il l'a reconnue. Il savait qu'elle savait. Elle ne l'a jamais dénoncé. Je suis comme elle. On a été élevées comme ça, avec ce code d'honneur absolu. On ne trahit pas, on ne dénonce pas, on ne dit pas du mal de...

Vous n'avez jamais dit du mal de France Gall. Alors qu'elle ne s'est pas gênée quand vous avez chanté Michel Berger.

C'est notre différence. Quand j'ai dû faire la promotion du dis-

Sandrine Cohen



Colette Sanson, son fondant, son édreton sur lequel elle pouvait se blottir. «Perdre Maman, c'est comme si je perdais moi...»

que et du spectacle, il n'était pas question que j'occulte mon histoire avec Michel, ni que j'en fasse des tonnes. J'ai dit simplement que nous nous répondions, nous nous écrivions par albums interposés. Le problème, ce n'était pas que je chante ses chansons, c'est que la presse en a fait un truc people en refouillant le passé, en se focalisant sur notre histoire d'amour. Je comprends que ça puisse perturber France et son fils Raphaël.

L'amour, quelle histoire! Quelles histoires... Vous avez été drôlement amoureuse, vous!

Oui. D'hommes très différents, c'est le moins que l'on puisse dire... L'amour est la base de la vie, la base du bonheur, la base de l'anti-ennui, de l'anti-habitude... C'est pour ça qu'il faut toujours, tout le temps séduire. Christian, c'est vraiment «Mon homme de Ma vie». Ça n'empêche pas de regarder des gens simplement pour les séduire. Juste séduire.

Avec vos chansons, vous n'avez pas seulement séduit des gens, vous avez marqué la mémoire collective. On a tous en nous une chanson, des chansons de Véronique Sanson.

Je le sais par des lettres que je reçois. Je me suis rendu compte... que je fais du bien... Ca, c'est... IMPORTANT! Vous vous rendez compte: être responsable de la vie des gens... Je chante ce que vous vivez. Tout le monde vit les mêmes choses, peut-être pas au même moment. On est tous pareils, qu'on passe à la télé ou pas.

Chez vous, c'est toujours fusionnel: avec votre mère, votre sœur, votre fils, le public...

L'amour fusionnel, ça veut dire que tu as envie que les gens t'aiment... Et même plus que ça! Le public est à part. J'ai cette impression d'être une colombe qui les prend tous dans la salle, sous mes ailes... Avec ma sœur, c'est comme si on était jumelles.

Quand elle a quelque chose, je le sens. Quand j'ai quelque chose, elle le sent. Mais moi, j'ai tout le temps quelque chose.

Vous êtes très famille, tous reliés les uns aux autres. Quand votre père meurt, votre fils vous annonce qu'il va être papa...

Une vie partait et une autre arrivait. Titou (*ndlr: son fils Christopher qui joue César dans la comédie musicale «Cléopâtre»*) a attendu que Papa soit mort pour me le dire. On savait que Papa allait partir... Et après, Maman... (*silence*)... Ils me manquent tous les jours. Quand j'ai perdu Papa, j'étais limite contente qu'il ne soit plus dans cet état... Perdre Maman, c'est comme si je me perdais moi... Elle m'apprenait tellement de choses. Maman, c'était un dictionnaire, c'était une conteuse. Je crois que c'est la plus «bonne» femme – pas «bonne femme» – que j'ai jamais rencontrée de ma vie. Beaucoup de gens l'ont découverte dans le documentaire (*ndlr: «La Douceur du Danger» sur France 3 en mars 2005*). Elle était beaucoup plus qu'une grande résistante pendant la guerre. Elle était toujours classe, toujours tellement digne... C'était un fondant! C'était un édreton où l'on pouvait se blottir (*elle fait le geste*)... Se blottir! Je n'ai jamais trouvé quelqu'un, à part elle, sur qui vraiment me blottir sans être jugée...

Ça revient souvent: on vous scrute, on vous juge. Vous avez dit: «On voudrait que je sois tellement de choses.»

Mais je suis tellement de choses...

Vous devez toujours prouver des choses. Mais à qui?

A moi. Pour voir si ça marche encore, si je sais encore faire des chansons sans trop me répéter. Il y a aussi une histoire de physique. Je ne me sens pas vieille, je me sens superbien, même si j'ai des rides et un double menton. Ca ne m'est

«**Oui, j'ai été amoureuse!
D'hommes très différents...»**

pas égal, mais j'ai la flemme d'aller m'en occuper. Si on m'aime, on m'aime, sinon ils n'ont qu'à me tuer! C'est le regard des autres qui fait vieillir les individus, sinon je me sens pareille.

Pourquoi les vieux, on les abandonne? J'aimerais mieux être tuée qu'abandonnée. Parce que je me retrouverais avec moi. Véro et moi. Véro et moi, ça fait... Comment dire? (*long silence*)... Oui, des fois, j'ai eu peur de moi. J'en ai tellement fait, de bêtises. Dans l'émission de Mireille Dumas, ma sœur Violaine disait qu'elle prenait des risques physiques en faisant de la compétition de moto et que moi je prenais des risques physiologiques.

C'est important cette maison. Vous en avez même fait un instrumental, *Triel*, dans le dernier album.

(*La voix est grave, sérieuse, elle parle lentement*) Oui, c'est Ma Maison. C'est Maman qui me l'a trouvée. J'étais encore à Los Angeles. Maman a visité 118 maisons et elle a trouvé celle-là. Elle m'a dit: il faut que tu viennes parce que c'est trop bien, il y a des fenêtres partout. Elle savait que j'aimais la lumière. On ne peut pas accrocher un tableau ici tellement il y a de fenêtres! Il fallait aussi un grand jardin, un potager, là où je peux aller me laver la tête, mettre les pieds et les mains dans la terre, c'est très important. Mes animaux sont importants aussi. Je pourrais vivre n'importe où. Mais, sans mes animaux, jamais! Mes chiens, mes chats, mes colombes, ma poule *Fifi*.

Justement un chien se met à aboyer et un autre. Elle se lève, rappelle à l'ordre celui qui a commencé dans le jardin, ordonne «Down!» au deuxième qui saute d'un fauteuil à l'autre. Sur le piano, des photos de son fils. Petit. Moyen. Grand. Il est partout. Elle se souvient comment elle a fait la guerre pour le garder quand elle divorçait de Stephen Stills. Com-



«Mon sang fait du yo-yo. J'ai huit facteurs mutants.»

ment dans cette guerre «ignoble», elle a dû montrer ses bras, faire analyser son sang pour prouver qu'elle n'avait aucune trace de drogue. «Moi qui déteste les piqûres!» Elle jure sur son sang – «on my blood» – que jamais elle n'aurait perdu, Titou. Ce sang encore qui la tracasse aujourd'hui...

Toutes les semaines, je dois faire une prise de sang. Moi qui ne supporte pas les contraintes, là, je n'ai pas le choix. C'est ça ou la mort. J'ai un traitement à vie, à une heure précise, des dosages précis.

J'ai des facteurs mutants. Mon sang fait du yo-yo. Trop liquide ou trop coagulé. C'est une maladie génétique. Je fais très attention parce qu'on m'a dit: «Vos caillots de sang peuvent remonter au cœur, aux poumons ou au cerveau.» Le cœur, ça va; si ça arrive, *bye bye now!* Mais le cerveau... être un légume... J'ai donné des ordres pour que ça n'arrive pas... J'ai la hantise de l'acharnement

thérapeutique. Papa était trop digne, élégant, c'était un dandy. Je voulais lui éviter tout ça, cet acharnement médical. Il était ici à la maison. Avec Violaine, chacune à tour de rôle, on lui a joué du piano. Chopin, Rachmaninov... Et voilà, Papa était mort.

Maman, elle est morte dans mes bras, dans cette maison aussi. Elle souffrait beaucoup. Elle m'a regardée intensément avec ce regard. J'ai compris. Maman m'avait dit: quand je serai morte, j'aimerais être jolie, bien maquillée. J'ai pris ses propres fards et j'ai essayé de la rendre comme elle aurait voulu se voir. Je lui ai mis du rouge aux lèvres, de la couleur sur les paupières... Maman est restée quatre jours à la maison. Quatre jours. C'était comme: «S'il vous plaît, laissez-la moi encore un petit peu à moi!»

Vous allez fêter vos 60 ans?

Evidemment! C'est quand même une étape dans la vie! Une étape joyeuse!



Dans la maison de Triel, il y a un petit piano rouge, comme celui de la pochette du premier album en 1972. Le piano, prolongement de ses mains.



Sandrine Cohen